

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

NOUVELLES DE ROMÉ, un article de *l'Observatore Romano*, charité de la noblesse romaine.—CHRONIQUE DIOCÉSAINE ET PROVINCIALE : nominations ecclésiastiques ; ordinations ; visite des jeunes gens de la Congrégation de Nazareth au cimetière ; indulgence plénière pour les associés de l'Union de Prières ; 33^e anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Laroc-



SOMMAIRE

que, noces d'or de M le curé E. Le-cours.— LA MÉDIATION DU PAPE, extrait de *l'Univers*.— LES ÉLÈVES DU SANCTAIRE.— LES MISSIONNAIRES ET LA CIVILISATION. — POURQUOI NOUS SOMMES FRANÇAIS.— LE ROI SAINT LOUIS ET LE ROSAIRE LE CHANT DE L'ÉGLISE, étude et critique, suite.— LE VIEUX MUSICIEN par Marthe Lachèse (suite)— Décès de la semaine.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 cènts

Une piastre par an, payable d'avance.

2 cènts

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent, Montréal.

PRIÈRES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	8	NOV.— Sainte-Sophie.
MARDI,	10	“ —Saint-Martin.
JEUDI,	12	“ —Saint-Luc.
SAMEDI,	14	“ —Sainte-Brigide.

FÊTES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	8	NOV.	— 24^{me} Dimanche après la Pentecôte, OCTAVE DE LA TOUSSAINT, dble orn. blancs.
Lundi,	9	“	—DÉD. DE LA BAS. DU SAUV. dble, orn. bles
Mardi,	10	“	—ST ANNÉ AVELLIN, C., double orn. bles.
Mercredi,	11	“	—ST MARTIN, E. C., db, orn. blancs.
Jeudi,	12	“	—ST MARTIN, P. M., semid. orn. rouges.
Vendredi,	13	“	—ST STANISLAS, C., double orn. blancs.
Samedi,	14	“	—ST DIDACE, C., semid. orn. blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Mercredi, 11 Novembre, à 7 h.. grand'messe pour les bienfaiteurs de la cathédrale.

Jeudi 12, à 7 h. service pour M, Josse Martineau, prêtre.

HOTEL-DIEU.—Mardi 10, profession religieuse.

Dimanche 8.—Solennité des Titulaires des églises paroissiales de Saint-Malachie à Ormstown, Saint-Hubert, Saint-Charles, à Lachenaie, Joliette et Montréal.

ROME.

L'Osservatore Romano vient de publier un travail curieux et savant où il énumère les divers événements historiques dans lesquels les Papes sont intervenus comme médiateurs, tant chez les nations catholiques que non catholiques.

L'Osservatore Romano mentionne encore des auteurs hérétiques qui, tous, ont reconnu que les Pontifes romains avaient, dans ces occasions, sauvé l'harmonie sociale, resserré les liens fraternels entre les divers États, substitué aux triomphes aveugles des armes les triomphes de l'intelligence, et avaient été à la fois les gardiens de la justice internationale et les modérateurs des luttes politiques.

Ainsi Leibnitz disait à la fin du dix-huitième siècle :

Selon moi, l'Europe et le monde civilisé devraient instituer à Rome un tribunal d'arbitrage, présidé par le Pape, qui devrait connaître des différends entre princes chrétiens.

Le fameux ministre anglais Pitt écrivait en 1794 :

Il faudrait trouver de nouveau un lien qui nous unisse tous. Seul, le Pape saurait former ce lien. Rome seule saurait faire entendre sa voix impartiale et non prévenue ; car personne ne doute un instant de l'intégrité de son Jugement.

M. Guizot écrivait en 1861 dans *l'Eglise et la Société* :

A tout prendre, la Papauté, et elle seule, a su être la vraie puissance médiatrice, en défendant au nom de la religion les droits naturels de l'homme contre les États, les princes et les divers peuples mêmes ; c'est elle qui a su concilier les faibles avec les forts, en recommandant partout et toujours la justice, la paix, le respect des devoirs et des engagements, et c'est ainsi que la Papauté a posé la pierre fondamentale du droit international, en se soulevant contre les prétentions et les passions de la force brutale.

Lord David Urquhart disait dans son *Appel d'un protestant au Pape pour le rétablissement du droit des gens* : " Le droit des gens ne saurait être rétabli que par l'Eglise catholique et le Pape qui en est le chef. "

— Les grandes traditions de foi et de charité se conservent, grâce à Dieu, dans la haute société romaine demeurée fidèle, et la liste serait aussi longue que glorieuse des œuvres, écoles, hospices, conservatoires et asiles de tout genre, fondés et entretenus par les nobles romains. Dernièrement le prince Torlonia vient de considérablement agrandir le bel établissement qu'il a créé sur la pente du Janicule et qui contient, outre l'orphelinat et l'école gratuite, des salles pour toutes les maladies chroniques, et une pharmacie où l'on distribue gratuitement des remèdes aux pauvres. Cette fondation coûte au prince des sommes immenses. Quoique plus qu'octogénaire aujourd'hui, il passe chaque jour plusieurs heures dans son hospice dirigé depuis longtemps par les filles de Saint-Vincent de Paul.

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Par décision de Sa Grandeur, Mgr de Montréal, ont été nommés :
Le 30 octobre 1885, M. S. Laporte, vicaire à Saint-Charles, à Montréal. Le 3 novembre 1885, M. Pierre Godin-Châtillon, curé à Sainte-Marguerite du Lac-Masson.

Ordination dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes du collège Bourget, à Rigaud, le 25 octobre 1885 :

Diaconat.—MM. E. Desroches et A. Lemieux, Montréal. C. E. Foucher, C. S. V.

Ordres-moindres.—M. J. E. C. Tessier, Montréal, L. T. Dugas, C. S. V.

Tonsure.—MM. L. A. Corbeil, C. Deslauriers, J. E. Lalonde, Montréal ; A. A. Portelance, W. D. Richer, Ottawa.

Ordination dans la chapelle des Trappistes d'Oka, le 28 octobre 1885 :

Prétrise.—M. A. Lemieux, Montréal.

Ordres-moindres.—Frères Jean-Marie, Trappiste.

Les jeunes gens de la congrégation Nazareth ont fait dimanche dernier à une heure p. m., leur visite au cimetière pour aller, en ces jours plus particulièrement consacrés au culte des morts, prier pour les âmes de leurs chers défunts.

Arrivés à deux heures à la première station où était fixé le rendez-vous, ils y trouvèrent un grand nombre d'amis qui se joignirent à eux, immédiatement commencèrent les exercices du chemin de la Croix.

Le directeur de la Congrégation, M. Hamon S. S., expliqua à chaque station le mystère et indiqua quelques intentions spéciales. Il communiqua son zèle et son ardeur à tous ces jeunes gens qui oubliant la rigueur du temps, ne pensaient qu'à prier et à chanter des chants pieux.

C'était un beau spectacle, plein d'édification et qui fait le plus grand honneur à ces jeunes gens.

Demain dimanche, fête de la Dédicace, on chantera dans l'église de Notre-Dame de Pitié une grand'messe à sept heures et demi. A deux heures Vêpres suivies du salut du Très-Saint-Sacrement.

Le même jour après Vêpres commencera à Notre-Dame, la retraite des mères chrétiennes : cette retraite se terminera le jeudi suivant.

Nous rappelons que le service anniversaire de l'Union de Prières aura lieu mercredi prochain à Notre-Dame.

Sa Grandeur Mgr Gravel officiera. Il y aura indulgence plénière pour tous les associés.

M. Charles Eugène Gilbert, curé de Citry, diocèse, de Meaux, est décédé le 13 juillet 1885, dans sa 52e année, il fut ordonné le 27 juillet 1861 par Mgr Bourget.

La Révérende mère Deschamps, supérieure-générale des Sœurs Grises est arrivée ces jours derniers à Montréal, venant de visiter les établissements de son ordre dans le Nord-Ouest.

La Mère Deschamps a visité les missions de Regina, Qu'Appelle, Calgary, Fort Pitt, Edmonton etc.

Un comité des dames catholiques de notre ville, appartenant à toutes les nationalités, vient de se former pour fournir quelques douceurs aux variolés.

Il a été décidé que Mme J. Grenier serait à la fois la présidente et la trésorière de ce comité : c'est chez elle rue Saint-Denis 31 qu'on devra envoyer l'argent et les fruits ou friandises, destinés à nos pauvres malades.

Le jour de la fête des apôtres St. Simon et St. Jude, dit le *Courrier de St Hyacinthe*, était le 33e anniversaire de la consécration épiscopale de Monseigneur Joseph Larocque, évêque de Germanopolis. A raison du mauvais état de santé du vénérable prélat ce joyeux anniversaire s'est passé sans aucune solennité, ni réjouissance. Mais les prières et les vœux n'en sont pas montés moins ardents vers le ciel, pour demander la prolongation des jours si précieux de Sa Grandeur et qu'Elle coule une existence paisible et heureuse dans la pieuse et charmante solitude qu'Elle s'est choisie parmi ses chères filles du Précieux Sang.

Nous recevons de Saint-Hyacinthe le compte-rendu suivant :

“ Le 22 octobre dernier était un jour de fête au Monastère du Précieux Sang. On célébrait les “Noces d'Or” de M. Ed. Lecours, un des plus anciens prêtres du diocèse de Saint-Hyacinthe et aussi un des fondateurs de la communauté des Religieuses du Précieux-Sang. A cette occasion plusieurs de ses confrères, amis intimes et anciens vicaires, se sont fait un devoir de venir lui présenter leurs vœux de bonheur, le féliciter d'avoir si bien employé sa carrière sacerdotale, et lui redire du fond du cœur ce souhait : *Ad multos annos !...* ”

“ Placé à la tête de plusieurs importantes paroisses, M. Lecours, a su rendre à tous la vertu aimable. Il n'a rien épargné pour propager la gloire de Dieu. Il a fondé convents, collèges et enfin ce monastère du Précieux-Sang où tant de vierges se dévouent à l'expiation, et par leurs prières soutiennent le monde entier. Pour fruit de son labeur, pour récompense de ses fatigues, il est venu

prendre une petite place au milieu d'elles, vivant de leur vie, se faisant *prêtre expiateur*, comme elles se sont faites *vierges réparatrices*. Combien leur joie était grande de pouvoir en ce jour lui exprimer toute la reconnaissance dont leurs cœurs étaient remplis à son égard... Qu'il était beau ce jour, pour ces *enfants* si attachées à leur bon Père. Pour ces *autres personnes* qui, en lui donnant le doux nom de *Bienfaiteur*, lui redisait leur profonde gratitude.....

“ On remarquait, dans les appartements du Révérend Monsieur Lecours, quantité de magnifiques cadeaux, dons généreux de ses amis, anciens vicaires et autres personnes intimes.

“ Il y eut un dîner au Monastère du Précieux-Sang, après lequel, le *héros de la fête* remercia ses nombreux amis d'être venus lui témoigner tant d'estime. Il va sans dire qu'il fut chaleureusement applaudi.....

“ Voici la liste des personnes qui ce sont réunies au monastère. Je regrette de n'avoir pu me procurer tous les noms :

“ Sa Grandeur Monseigneur Moreau. Sa Grandeur Monseigneur Joseph LaRocque. Monsignor J. S. Raymond. M. Ouellet, Supérieur du Séminaire. MM. les chanoines Prince, Beaugregard et Leclaire. M. P. Larocque. Cher Père Mozard, Dominicain, M. Bessette, chapelain des Sœurs Grises, M. le chanoine Archambault Mrs J. H. O. Guy, J. H. Duhamel, A. Dupuy, E. Lessard, C. Sicard, Z. Vincent, M. Marcorelles, M. Tétreau. (Diocèse de Montréal). Mrs Singér et Deschamps P. S. S. (Diocèse de Sherbrooke) Mrs F. T. Dignan et F. Desrosiers. M. Chaput marchand de Montréal et le plus insigne bienfaiteur des Sœurs du Précieux-Sang.

La journée s'est écoulée joyeusement et rapidement et tous se sont séparés en se donnant rendez-vous à l'année 1895 pour fêter les “ Noces de Diamant ”... et en emportant dans leur cœur un gracieux souvenir du 22 Octobre 1885.

UN CONVIVE.

LA MÉDIATION DU PAPE.

Cet événement dont les extraits de journaux que nous avons déjà donnés montrent toute l'importance, continue à causer en Europe une grande sensation. M. Coquille dans *l'Univers* publie à ce sujet un remarquable article dont nous ne pouvons donner que la fin.

Cette influence spéciale de la papauté, ce rôle d'arbitre désintéressé est de tous les temps, et notre siècle en constate plus qu'un autre la haute utilité. Dans la guerre de sécession qui a coûté aux Etats-Unis trois cent mille hommes et une vingtaine de milliards, le bruit courut que le Nord et le Sud pensaient à demander la médiation de Pie IX. Ce n'était qu'un bruit recueilli dans un journal obscur de New-York ; il est cependant bien clair aujourd'hui que

les Etats du Nord et ceux du Sud auraient agi sagement pour la solidité de leur Union et pour leurs finances, en remettant leur différend à l'arbitrage du Souverain-Pontife. Pie IX aurait sans doute prononcé l'émancipation des esclaves du Sud, après une préparation de quinze ou vingt ans et moyennant une indemnité d'une couple de milliards. Vous voyez d'ici l'économie. La violence des passions et des rivalités a étouffé la voix de l'intérêt. Et la grande république se ressent encore des haines et des dissensions dont elle a triomphé.

En 1870, quand l'insensé qui gouvernait la France se préparait à se jeter sans motif sur l'Allemagne. Pie IX, par une lettre datée du Vatican le 22 juillet, offrait sa médiation à l'empereur Guillaume et à l'empereur Napoléon III. Guillaume l'aurait acceptée ; notre fou n'y fit pas même attention. Et il est vrai qu'alors nos Assemblées politiques auraient accusé Pie IX de sortir de ses attributions et d'empiéter sur le domaine civil. Et cependant Pie IX nous économisait cent milles hommes et dix milliard sans compter deux provinces dont il nous garantissait la possession. Cette considération a bien son prix ; elle peut excuser, aux yeux des Français l'intervention des Papes dans la politique.

L'Allemagne et l'Espagne pensent donc que la médiation de Léon XIII n'est pas sans utilité. Ce qui émeut l'Europe, c'est moins la question qui s'agit entre deux puissances européennes, que la situation nouvelle qui est faite à la Papauté. En retirant à la Papauté un concours, même restreint, la France et l'Italie ont laissé, dans la politique européenne, une place vide qui ne pouvait tarder à être remplie. Ont-elles cru qu'il n'y avait pas d'autres catholiques dans le monde que ceux de France et d'Italie ? Le déplacement des influences opéré par la politique de la France se fait au profit des puissances du Nord, qui prennent notre place, en offrant à la papauté leur appui. Notre gouvernement républicain a répudié la défense des intérêts catholiques, il a repoussé avec mépris cette clientèle catholique qui se confiait à nous en Afrique et en Orient.

La guerre qu'il a portée dans l'extrême-Orient à soulevé contres nous les peuples et les gouvernements, et amené le massacre de nombreuses chrétientés. Le nom français était synonyme de chrétienté ; il n'a pas plus protégé les chrétiens indigènes. La conséquence, c'est que des millions de catholiques doivent chercher d'autres protecteurs que nous. Aussi, on parle beaucoup de négociations entreprises par Léon XIII pour avoir un nonce ou un légat à Pékin. Rien ne s'oppose à la réussite d'un tel plan qui mettrait directement les catholiques de la Chine sous la protection du Souverain-Pontife. La persécution a produit ses effets : il était prévu, des le principe, qu'elle aurait de graves résultats pour notre politique extérieure. Notre gouvernement a été averti. Il a, de gaieté de cœur, pour plaire à la secte dominante, rompu avec toute notre tradition en Orient, parce que cette tradition était catholique. En croyant abaisser l'Eglise et la Papauté, il n'a abaissé que la France,

La Papauté se relève par la force des choses, par la persistance des intérêts, par les besoins d'union entre les grands États. L'empire ottoman s'éteint : mille questions formidables surgissent. Malgré les apparences, les intérêts s'arrangeraient aisément s'ils ne se mêlaient à des passions, à des préjugés nationaux. Les débris qui restent à partager excitent le plus de convoitises. Les trois puissances qui sont à l'affût s'entendent-elles ? Dans de telles conjonctures le rôle de la Papauté grandit. Qui n'a intérêt à réclamer son arbitrage plutôt que d'en appeler aux armes ? La victoire ne donnera jamais la compensation de ce que coûterait une défaite. Il y a des Slaves catholiques et des Slaves dits orthodoxes. Il y a la possession de Constantinople. En fera-t-on une ville libre ou neutre, la donnera-t-on à celui-ci ou à ceux-là ? L'arbitrage désintéressé du Souverain-Pontife n'est-il pas plus sûr que les batailles qu'il faudra livrer ? La diplomatie a ses préjugés, les amours-propres sont engagés. Aucune puissance ne cédera à une autre. Mais le Pape n'est pas une puissance, encore moins une puissance rivale. Son impartialité rassure tous les droits, toutes les prétentions. Personne n'est humilié de céder à la raison.

L'exemple est donné. Bien des questions peuvent s'élever, où l'arbitrage pontifical sera encore la meilleure des solutions. Cette autorité morale de la papauté n'est pas une illusion, elle est le fait le plus positif de l'histoire contemporaine ; elle s'accroît chaque jour de l'importance que prennent les catholiques aux États-Unis, en Angleterre et dans toute l'Europe centrale. Elle participe à la grandeur de ces États et leur communique un esprit d'ordre et de paix. La persécution religieuse, en France et en Allemagne, n'a rien fait perdre à l'Église de son autorité morale. Les vertus de sagesse, de modération qu'elle a déployées dans cette longue lutte lui ont plutôt attiré l'admiration de ses persécuteurs. Et qui donc n'admire-rait aussi la magmanime confiance de cet empereur, de ce persécuteur qui prend Léon XIII pour lui, entre lui et ses adversaires ?

LES ÉLÈVES DU SANCTUAIRE. (1.)

Le prêtre tient une si grande place dans le monde, qu'il est vrai de dire : *Tel prêtre, tel peuple*. Le prêtre n'est-il pas en effet le sel de la terre, la lampe de la maison de Dieu, le canal par lequel le Seigneur communique sa grâce aux hommes ? Mais si le salut du monde dépend du prêtre, ce qui s'entend du prêtre selon le cœur de Dieu, le prêtre dépend, généralement parlant, de l'élève du sanctuaire. Qu'aujourd'hui les lévites viennent à manquer,

(1.) Ceci est la substance d'un long article publié sous le même titre dans la dernière livraison du *Messenger du Cœur de Jésus*.

demain les prêtres feront défaut. Supposez que les lévites ne se sanctifient pas dans les pieux asiles qui leur sont ouverts, les prêtres ne rempliraient plus leur rôle de sauveurs du monde.

De là pour les catholiques ces devoirs qui leur incombent aujourd'hui plus que jamais : prier pour que les vocations ne manquent pas au sanctuaire ; les favoriser et les soutenir selon leurs moyens.

Les vocations diminuent. Les évêques poussent le cri d'alarme sur la disette des ouvriers évangéliques. Dans plusieurs diocèses les postes vacants se comptent par centaines. L'avenir ne peut être envisagé que sous les plus tristes appréhensions. Les vocations sont assurément l'œuvre de Dieu, et Dieu ne peut pas plus s'en désintéresser qu'il ne se désintéresse de l'avenir de son Eglise : celles-là sont nécessaires pour que celle-ci subsiste. Mais autre chose est le manque de prêtres, ce qui est la faute des hommes ; autre chose le manque de vocations, ce qui serait la faute de Dieu.

“ Lorsque Dieu veut châtier un peuple, disait naguère Mgr le nonce actuel du Saint-Siège à Paris, il lui enlève ses prêtres ; et quand il le veut relever, il les multiplie. ”

Dieu crée les vocations, comme il crée presque toute chose en ce monde, à l'état de germes. Ces germes divins existent partout : mais, s'ils n'arrivent pas à éclosion, est ce à Dieu qu'on doit s'en prendre ? Dieu, dans son amour pour le monde, ne demande qu'à faire croître et développer, par l'action de l'homme, ces germes de vocation au sacerdoce qui sont uniquement son œuvre. Pourquoi faut il que l'homme ennemi veille sans cesse pour flétrir et dessécher ces fleurs, avant qu'elles se soient épanouies pour le bien des âmes.

Par l'homme ennemi, nous n'entendons pas seulement les manœuvres directes du démon, ni le souffle funeste de l'esprit du siècle. Nous parlons aussi des parents eux mêmes, qui, sous l'empire d'un amour aveugle ou des intérêts terrestres, ne craignent pas d'étouffer dans le cœur de leurs enfants la semence divine de la vocation ecclésiastique. Que de fois les plus heureuses dispositions sont combattues par les raisonnements de la sagesse profane ! Cet enfant commençait à s'acheminer vers le sanctuaire, et on s'empresse de l'en faire dévier.

Mais que deviendraient les vocations, si à l'insouciance faiblesse des parents, si aux influences pernicieuses qui vicient l'atmosphère moral où s'agit l'adolescence, venaient s'ajouter, par surcroît de malheur, des vexations injustes et surtout l'obligation du service militaire pour les séminaristes ? Mgr Freppel, parlant de la loi tyrannique proposée à la Chambre des députés pour astreindre les élèves du sanctuaire à passer par la caserne, a fait entendre ces graves paroles : “ Il s'agit de l'existence et de l'avenir de l'Eglise catholique en France ; car tarir à sa source le recrutement du

clergé, c'est le moyen le plus sûr et le plus efficace de combattre la religion."

En présence de cet avenir si sombre, quel est le devoir de tout catholique qui tient à sa foi et au bien de son pays ? C'est d'abord d'implorer la divine miséricorde, pour obtenir que la moisson ne soit pas abandonnée faute d'ouvriers pour la recueillir. C'est ensuite de s'employer, par tous les moyens possibles, à faire écartier ou révoquer les funestes lois, déjà en vigueur ou dont nous sommes menacés. C'est, de plus, au père de famille d'offrir à l'Église ses enfants ; car il faut des hommes pour faire des prêtres.

Une autre obligation pour les catholiques consiste à aider de leurs ressources les aspirants au sacerdoce. Concourir à l'entretien des élèves du sanctuaire est un acte de patriotisme aussi bien que de foi. Les lévites se recrutent le plus souvent parmi la classe ouvrière, et ils seront d'autant plus nombreux, que les maisons où ils se forment seront plus largement secourues par la générosité de ceux que Dieu a plus largement favorisés des dons de la fortune.

Toutefois nous ajouterons que, chez les élèves du sanctuaire, ce qui importe le plus, ce n'est pas le nombre, mais la qualité. Par là nous entendons sans doute les dons naturels, dans la mesure où ils sont requis par les règles de l'Église pour une vocation si excellente et un ministère de cette importance ; mais la sainteté de vie est requise par dessus tout. L'acquisition de la sainteté, telle est donc l'œuvre capitale poursuivie dans les séminaires diocésains. La sainteté du prêtre doit être en proportion de la sublimité de son état. Mais qui est capable de comprendre et d'exprimer la dignité du sacerdoce ! Le séminaire, c'est un jardin où l'Église se livre avec soin à la culture des fleurs et des plantes qui doivent faire un jour le plus bel ornement de sa couronne. Le séminaire, c'est le temps de service où se forme le futur soldat du Christ. Le séminaire, c'est l'arsenal où le lévite se forge toutes les armes nécessaires pour les combats du Seigneur. Le séminaire, c'est le lieu d'où doit sortir l'homme de Dieu complet et muni de toutes pièces pour les œuvres de bien.

Il importe donc souverainement au séminariste de mettre sérieusement à profit le temps passé dans cet asile de vertu. Il doit, par un travail généreux et incessant, faire valoir le talent à lui confié pour en présenter le bénéfice au père de famille. Ce n'est qu'après être devenu tout divin, suivant l'admirable expression des Pères, qu'il peut graver les marches de l'autel du Seigneur.

Mais comment cet adolescent, encore si faible, si inexpérimenté et environné de tant de dangers, pourra-t-il atteindre le but qu'il se propose ? Ses seules ressources ne sauraient y suffire. Il lui faut le secours d'en haut. Le cœur de Jésus est principalement la source d'où lui sera communiquée la grâce dont il a besoin.

Les fidèles doivent donc beaucoup prier le Sacré-Cœur de Jésus pour les élèves du sanctuaire, surtout à cette époque de l'année où les études des séminaires reprennent leur cours.

On raconte que Napoléon, voulant abattre l'enthousiasme de William Pitt pour la grandeur de sa patrie, lui présenta une mapemonde, et cherchant du doigt la place imperceptible que l'Angleterre occupe sur le globe, il lui dit avec dédain : " Votre Angleterre n'est qu'un point microscopique. — Oui, lui répondit fièrement le ministre anglais, c'est le point où les Anglais naissent et reviennent mourir, mais c'est de là que, du berceau à la tombe et d'année en année, ils s'élancent à travers le monde entier qu'ils ont su faire leur patrie.....

Hé bien ! le séminaire est aussi, dans chaque diocèse, comme un point imperceptible ; mais c'est là que les jeunes clers de l'Eglise de Dieu naissent à la vocation d'un sacerdoce conquérant. C'est de là que tous, devenus un jour prêtres et apôtres, s'élancent dans toutes les directions pour aller jeter aux quatre vents du ciel le feu divin qu'ils y ont puisé ; jaloux, dans les limites qu'on leur trace de travailler à faire du monde entier, non point leur patrie, mais la patrie et le royaume de Jésus-Christ.

PRIÈRE.—Cœur sacré de Jésus, nous vous prions spécialement pour les âmes choisies que vous destinez au service des autels, afin que, se perfectionnant chaque jour dans l'esprit de leur vocation, elles préparent à votre Eglise des ministres dignes d'elle et de vous.

LES MISSIONNAIRES ET LA CIVILISATION.

Au moment, dit la *Semaine religieuse* de Paris, où tant de chrétiens sont massacrés à quelques pas des lignes françaises, dans l'Annam et au Tonkin, il est intéressant de voir ce que pensent de nos missionnaires les indifférents ou les protestants qui ont eu occasion de les approcher.

Le *Berliner Tagblatt* félicite nos missionnaires de Zanzibar du zèle avec lequel ils apprennent aux nègres de la côte la civilisation en même temps que la religion, et il ajoute :

" Nous devons les plus grands éloges aux missionnaires français, car tous les voyageurs (Allemands non exceptés) ont été reçus et soignés par les missionnaires avec un vrai dévouement, quoique les Pères soient déjà surchargés de travail.

" Il y a à peine quelques semaines qu'un Père a veillé quatre nuits consécutives au chevet de plusieurs malades Allemands, leur a donné son vin jusqu'à la dernière goutte, sa literie et les souliers qu'il portait. C'était un prêtre Français du Saint-Esprit. La mission

française n'est pas riche ; elle mérite d'autant plus notre reconnaissance et notre haute considération.

“ Ils ont agi envers nous comme le bon Samaritain, quoique nous soyons protestants Allemands, et que la plupart d'entre nous aient fait la guerre contre la France en 1870 ; nos compatriotes et coreligionnaires devaient s'inspirer de cet exemple. ”

La dernière Chambre leur a retiré le privilège de voyager gratuitement sur les paquebots de l'Etat. C'est sans doute pour les récompenser du dévouement avec lequel ils prennent les intérêts de la France. Ce dévouement est attesté par les témoignages les plus authentiques. On pourra en juger par les lettres suivantes, insérées dans les *Missions catholiques*. Toutes deux sont adressées au supérieur de la mission de Boffa qui avait sauvé du massacre un poste français :

“ Monsieur le Supérieur, grâce à vos conseils pacifiques et à votre courageuse intervention auprès des bandes de pillards qui, à trois reprises, ont tenté hier de porter atteinte à la vie d'un sujet français et à celle du personnel du poste, vous avez empêché l'effusion du sang et puissamment contribué à la disparition de ces bandes. Je suis heureux de vous adresser ce témoignage de félicitation, ainsi qu'au personnel de la mission de Boffa, dont le concours a été si utile pour maintenir l'ordre. Veuillez agréer, etc. Le commandant du Rio-Pongo. Signé : CH. BOUR. ” (P. III, année 1884.)

Le lieutenant-gouverneur du Sénégal écrivait au même Supérieur quelques jours après, le 23 janvier 1884 :

“ J'ai l'honneur de vous exprimer, au nom de M. le gouverneur du Sénégal, toute ma satisfaction au sujet du dévouement et du zèle montrés par les Pères de la Mission du Rio-Pongo... Je tiens, au moment de quitter la rivière, à vous assurer que je rendrai un bon témoignage en haut lieu. Veuillez agréer, monsieur le supérieur l'assurance de mon respect et de ma considération la plus distinguée. Le lieutenant-gouverneur. Signé : JEAN FAYOL. ” (P. 272, année 1884.)

POURQUOI NOUS SOMMES FRANÇAIS.

Sous ce titre nous lisons dans le *Canada* d'Ottawa :

“ *L'Orange Sentinel*, de Toronto, venant à la rescousse d'un grand nombre d'autres feuilles anglaises, constate, tout étonnée, “ que les Français du Canada sont, aujourd'hui, aussi fortement attachés à leurs traditions nationales et religieuses qu'avant la conquête. ”

“ Vraiment, l'étonnement du *Sentinel* est par trop naïf et nous paraît admirable. Pourquoi, en effet, nous le demandons à tout

comme de bon sens, aurions nous changé en quoi que ce soit notre caractère et nos coutumes ?

“ Nos pères parlaient la plus belle langue qui soit au monde ; nous l'avons conservée et la parlons avec fierté. Ils nous ont légué le respect et le culte d'une religion dont les dogmes admirables et les sublimes enseignements ne sauraient être remplacés par les auteurs du protestantisme ; les fils adorant le Dieu qu'ils apprirent à aimer et connaître sur les genoux de leurs mères. Enfin, pouvions-nous rêver des traditions plus nobles et plus glorieuses que celles qui constituaient l'héritage de notre race, au lendemain de la cession de notre pays à l'Angleterre ? Ici encore, l'Anglais ne pouvait rien nous offrir de comparable à ce que nous possédions, et nous avons fièrement repoussé ces présents puniques.

“ Mais, il est une autre raison qui aurait été suffisante à elle seule pour nous garder Français et nous attacher davantage, de jour en jour, aux traditions de notre passé ; c'est le fanatisme qui a accueilli nos premiers pas sous la domination britannique ; c'est la haine de race qui a cherché à nous asservir et nous plier au joug, dès la première heure qui suivit l'abandon de notre mère-patrie.

“ L'Angleterre d'alors parut oublier, en effet, que la France, qui a produit tant de héros, n'a jamais enfanté un esclave : vengeurs de cette insulte, nous venons, aujourd'hui, apprendre à ses fils du Canada qu'un descendant de Français peut être loyal à un pouvoir étranger, sait toujours être juste envers tous, mais que pas une puissance au monde n'est capable de lui enlever deux trésors qu'il prime au-delà de sa vie : sa foi, sa nationalité.

Le roi saint Louis et le Rosaire.

C'est le Rosaire qui a donné à la France son plus grand et plus saint roi.

La pieuse reine Blanche, s'entretenant un jour avec saint Dominique, lui confia qu'une chose lui causait une grande peine, c'était de n'avoir pas d'enfants. “ Ah ! disait-elle au saint, si Dieu daignait au moins me donner un fils qui puisse être en France le sergent du Christ, avec quel soin je l'élèverais pour qu'il soit à la hauteur de sa dignité ! — Si vous voulez obtenir ce que vous désirez, dit saint Dominique à la pieuse princesse, récitez le Rosaire à cette intention et faites le réciter par les personnes pieuses que vous connaissez. J'ose vous promettre que vous obtiendrez la bénédiction que vous désirez. Dieu vous donnera un fils qui sera le plus grand de tous les rois de France. ”

Blanche de Castille suivit le conseil du saint. Non contente de réciter le Rosaire, elle travailla, dans la mesure de ses forces, à

répandre autour d'elle cette dévotion. Un an après, jour pour jour, elle donna naissance à un fils qui devint le roi saint Louis. Sa pieuse mère ne cessait de redire à son fils que c'était à Notre-Dame du Rosaire qu'il devait la vie. Aussi le roi saint Louis se distinguait-il par une tendre et affectueuse dévotion à Marie, et en particulier à Notre-Dame du Rosaire.

Il légua cette dévotion à ses descendants, et l'histoire nous a rapporté bien des traits qui prouvent la dévotion de la Maison de France au Rosaire, on voyait les membres de cette illustre famille assister régulièrement à la procession le première dimanche de chaque mois. Ils faisaient inscrire sur le registre de la confrérie, leurs enfants peu de jours avant leur naissance. C'est ce que fit, pour son fils le Dauphin et pour son petit-fils le duc de Bourgogne, Louis XIV, qui lui-même ne laissait passer aucun jour sans dire son chapelet.

LE CHANT DE L'ÉGLISE.

ÉTUDE ET CRITIQUE.

(suite.)

La grande préoccupation de la musique dramatique à l'église est celle de l'effet ; elle veut se produire et accaparer l'attention.

Cette folle préoccupation " *filie de la vanité et qui ne peut créer de serviteurs à la vérité* " selon Gounod, la rend aveugle sur tout le reste : Elle ne connaît plus ni piété ni religion ; les fidèles lui appartiennent, l'Église est à elle, le saint sacrifice de la messe doit servir de piédestal à son élévation.

C'est ici surtout, en présence du plus auguste des mystères, qu'elle devrait se rappeler les admonitions réitérées de l'autorité " *musica Domino serviatur* " Boniface VIII ; mais l'office de servante est pour elle trop obscur ; l'habitude où elle est de dominer ailleurs la rend incapable de penser sérieusement au devoir présent ; et, il arrive, par un étrange renversement que " *c'est la Messe qui sert d'auxiliaire à la musique* " Sacré-Congrégation des Rites.

Au moins, devrait-on s'attendre à ce qu'elle prit certaines mesures de précaution pour cacher les dehors et pallier tant soit peu ses visées mondaines ; quelle honte si elle venait à être démasquée et puis chassée aussitôt du lieu saint comme elle le mérite ; les vendeurs du temple dont parle l'Évangile ne fesaient pas leur trafic au jour du sabbat. Mais, lorsque toute pudeur fait défaut, on a ses coudées franches, on peut jouer gros jeu, on peut étaler librement toute espèce de marchandise. Voyez plutôt.

" Dimanche prochain, Messe solennelle. Sera exécutée pour la première fois dans le pays (du nouveau !) telle messe, avec accompagnement d'orchestre. Monsieur X. et Monsieur Z. ont promis

leur concours etc. Tout promet d'être grandiose etc. etc." Rien que cela : une petite réclame sur papier. Rien n'empêche que ce soit une réclame toute aussi bien conditionnée que celles dont font usage les histrions : la musique d'église ne croit devoir rien envier aux mœurs théâtrales. D'aucuns disent que cette petite façon d'agir sainte la vanité à grosses gouttes ; d'autres croient qu'un certain esprit de cupidité transpire par plus d'un endroit, il peut se faire en effet que l'un songe aux fruits de la collecte tandis que l'autre pense à la gloire. Quant à nous, nous inclinons fort pour le grotesque de l'ensemble ; rien n'empêche non plus. Et puis, allons donc, quoi de plus inoffensif qu'une affiche ? Si la musique croit y trouver son profit doit-elle se gêner pour si peu ! A qui le reste importe-il pourvu qu'elle puisse allécher son monde, le prendre à la gorge et le jeter tout naletant aux pieds de " ses " autels ? c'est d'un ridicule achevé. Allez donc messieurs, puisque tant d'émotions vous sont promises à la fois.

Mais faisons un petit relevé de programme.

Voyons un peu les allures d'une messe dramatique aux prises avec les exigences de la liturgie ; c'est très intéressant.

Somme toute, il suffit d'étudier le début, car, comme le même genre se répète à satiété, il deviendrait fastidieux de faire toujours les mêmes remarques.

Nous supposons donc que tout est prêt pour le mieux. Artistes, virtuoses, organiste, chœurs, orchestre, foule, rien ne manque.

D'abord l'orgue. L'orgue s'affirme. C'est bien le roi des instruments : entrée magnifique.

Seulement lorsque l'orgue arrête ses accords et que l'on entend tout-à-coup le célébrant entonner l'*asperges*, on ne peut s'empêcher de remarquer un contraste frappant. Ce chant si simple, si dépourvu d'apparat semble venir mal à la suite des sublimes manifestations de l'harmonie. On dirait quelque chose d'hybride : on ressent un choc ; ce qui laisserait à supposer qu'il y a eu malentendu quelque part ; mais, c'est l'affaire d'un instant. On remarque de plus que la musique a pour façon de regarder fort peu cet *asperges*. Elle laisse à quelques gens du métier le soin de répondre tant bien que mal à l'intonation du célébrant. Serait-ce parce qu'il s'agit ici d'eau bénite ? Des méchants le croient.

Arrivons à l'*Introit*. Même remarque. L'*Introit* c'est décidément quelque chose de trop vieux ; ça sent la liturgie d'une lieue ; laissons cela à plus bas que nous, au plain-chant, c'est-à-dire à la merci de quelques misérables voix qui gardent la prétention de croire qu'ils font du plain-chant parcequ'ils chantent horriblement fort et à notes égales. Pendant ce temps songeons à accorder nos divins instruments afin d'être prêt pour le *Kyrie eleison*

Attention messieurs vous allez entendre la messe.

Kyrie eleison c'est-à-dire *Seigneur ayez pitié de nous*. Violons, trompettes, ténors, barytons, ferme ! il faut y aller puissamment,

tout comme s'il s'agissait d'ébranler les murs de Jéricho—le tonnerre gronde, la foudre éclate—l'auditoire est gagné

Christe eleison, Christ ayez pitié de nous. Monsieur X. Ha ! on nous présente Monsieur X. C'est un artiste distingué, un virtuose, un rossignol d'Eglise ; pas du tout grotesque ce Monsieur, il fait le *roucoulant*, tout comme une tourterelle ; Berlioz le reconnaîtrait facilement pour *une sirène ou un perroquet du temple*. Dieu ! quelle voix ! et comme il fait bon entendre la messe en ce beau jour !

Le *Kyrie* manipulé retourné en tous sens, a été répété vingt fois au lieu de trois, le *Christe* de même : histoire de faire passer dix pages de belle musique ; il suffit d'être grand mélomane pour se croire en droit de faire œuvre de uhlan-maraudeur dans la région liturgique ; le symbolisme chrétien doit s'effacer devant le besoin d'une *cadence parfaite* !!!

Gloria in excelsis Deo.

C'est le célébrant qui entonne ce chant d'adoration, de louange et d'actions de grâce. Mais il est évident que le célébrant ne s'y entend pas du tout ; il a la voix fausse, il prononce mal ou ce qui est pis encore, il entonne en plain-chant, dans le vieux style ; ça ne vaut rien du tout. Violons, trompettes, recommencez-moi cela de grâce ! allons ténors et barytons attaquez ferme et montrons par un magnifique début comment il faut faire les choses en bonne musique. Une, deux, trois, partons !

Les voilà en route. Dieu ! quelle chasse ! c'est un *allegro*. Courrez ténors vous êtes sur la piste ! Alerte baryton, la mesure vous commande ! en avant basses, en avant violons, en avant tous ! *gloria, gloria* etc., et voilà ! *et in terra pax hominibus bonæ voluntatis, et pax sur la terre aux hommes de bonne volonté, laudamus te benedicimus te etc.*

En vérité il faut avoir beaucoup de bonne volonté pour ne pas appeler cela de la comédie.

(à suivre)

Le silence dispose à la prière, et il en conserve les fruits précieux : fruits de paix, de patience, de douceur, de charité.

Admirons la vertu, mais que nos larmes tombent sur les plaies de la conscience, comme l'huile du bon Samaritain.

Qu'il est à plaindre celui qui ne vous connaît pas. Seigneur ; mais que celui qui vous connaît, ne connût-il rien autre chose, est heureux, s'il vous aime !
(*St Augustin.*)

Comme Madeleine pénitente, apportons à Jésus, dans le vase de notre cœur, une pureté reconquise au sacrement qui fait revivre.

(*Lacordaire.*)

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE.

(suite.)

IX

Les habitants de la rue de la Clef ne ressemblaient sans doute pas beaucoup aux âmes interpellées par Virgile, et cependant, à eux aussi on aurait pu dire :

—Celui-ci est vivant. Je ne vous trompe pas. Ce n'est pas encore une ombre !...

—Il va là-haut, il monte à son doux refuge, dès que brille le soleil. Un rayon de chaleur lui est si nécessaire !...

—Savez-vous un chemin plus court ? De grâce, montrez-le lui. Abrégez sa route. Il est si faible ! Regardez-le !...

Triste comme s'il venait, lui aussi, des rives du Purgatoire, il passait lentement. C'était un vieillard ; si amaigri que ses membres flottaient dans ses vêtements ; si pâle qu'on distinguait mal son visage de sa chevelure blanche. Il suivait son chemin en silence. Quand la fatigue le dominait par trop, il se reposait sur un banc. Si nul banc n'était proche, il s'asseyait tout simplement sur le seuil d'une porte. Là, il attendait que sa poitrine fut moins oppressée, et ses pauvres vieux membres un peu moins lourds à traîner. Il se relevait alors et continuait sa route en se forçant comme l'on fait parfois quand on se rend à un pèlerinage.

C'était vraiment un pèlerinage que Stanislas Jacob accomplissait ainsi ! Chaque jour, il allait saluer un lieu qui lui était devenu bien cher ! il allait chercher un peu de force morale là où Dieu en réservait pour lui.

Quand elle s'écriait qu'elle avait pris sa joie, Marguerite Suber disait la vérité. Mais elle se trompait lorsqu'elle ajoutait qu'elle lui avait ravi jusqu'à son existence. Non ! le vieux musicien n'avait pas achevé de vivre et de souffrir.

Après cette première nuit partagée entre l'insomnie et le cauchemar, il s'était réveillé, incertain, effrayé, comme le naufragé qui, à l'aube, regarde tristement où un flot l'a jeté. Est-il sur un rivage ami ? dans un désert ? ou dans une île peuplée de sauvages ?

Les habitants du lieu où Stanislas avait échoué, se firent connaître lorsque midi sonna. La timidité, la crainte d'être en défaut avait amené l'artiste le premier au réfectoire. Il vit donc entrer, défiler, s'asseoir, les dix-sept pensionnaires dont il allait être

désolés mais le commensal. Tous le regardèrent avec curiosité. La plupart sourirent. Quelques-uns ne le saluèrent pas. Le maître de la maison, dont le regard froid et incisif avait quelque chose de celui des dorapteurs, montra d'un geste à Stanislas la place qu'il devait occuper. Les mets furent servis et, de tous côtés, les conversations s'engagèrent.

Le vieux musicien ne parlait pas, ne mangeait guère. Mais il ne pouvait s'empêcher d'écouter. Il entendait à droite, à gauche, des choses que lui, vieillard, ne soupçonnait même pas ; par moments, il avait envie de jeter un cri comme un blessé... Pendant toute la durée du repas, il ne prononça qu'un mot, d'une vérité terrible.

— Eh bien ! Monsieur, vous ne prenez rien, lui dit son voisin. Est-ce que cela ne va pas ?

Stanislas leva vers lui un œil morne et répondit :

— Je souffre. Moi, j'aime l'air pur. Et je vois que je me suis égaré dans un des chemins fangeux de la Bohême.

Son interlocuteur le regarda, surpris. Mais la douce et triste physionomie lui inspira au moins la pitié.

— Taisez-vous, Monsieur, dit-il tout bas. Ne répétez jamais cette parole. Vous seriez insulté.

Dès qu'il le put, Stanislas regagna sa chambre. Le désert lui paraissait délicieux auprès des salons peuplés, non par des sauvages, mais par des impies et des libertins.

Dans cet appartement, il était pourtant comme dans un campement. Tous ses meubles, même son cher piano, s'entassaient pêle-mêle dans une pièce de service. Ils attendaient qu'ils pussent aller comme lui, s'ensoleiller à la napolitaine. Seule, la petite malle de cuir gisait aux pieds de l'artiste, rappelant le dernier, le fatal voyage qui n'avait pas duré une heure et avait mis un monde entre le vieux maître et son passé.

Quinze jours s'écoulèrent avant qu'on lui délivrât enfin la chambre attendue avec impatience.

Une vieille ballade allemande décrit une prison dont la fenêtre était masquée de telle sorte que le soleil rayait d'une ligne de feu seulement son bord extrême. Une cruauté raffinée voulait que le captif sût qu'un sourire du ciel réjouissait la nature pendant que lui, envieux, restait glacé dans son cachot.

Le vieux musicien connaissait-il cette ballade ? Peut-être. Alors il eut tout lieu de faire des rapprochements...

A ses réclamations indignées, il fut répondu qu'il occupait la chambre au midi désignée par le contrat. Ce n'était la faute de personne si un mur, bâti depuis peu, contrariait la visite de l'astre aux rayons d'or...

Du moins, son plus cher bonheur lui restait. On allait pouvoir transporter près de lui son piano.

Hélas ! vision ou harmonie, cet ange radieux qui se nomme l'art ne touche jamais l'âme qu'à travers un sens. Plus heureuse

la poésie s'affranchit de la matière. Le poète peut sentir les ravissements de l'intelligence dans le silence et dans la nuit. Mais le peintre veut une palette, le musicien un instrument...

Celui de Stanislas Jacob résonnait depuis une demi-heure. Il racontait, dans les soupirs d'un *adagio*, qu'un pauvre cœur était bien las, quand la porte de la chambre s'ouvrit et le directeur de la maison parut.

A sa vue, le vieux maître s'interrompit comme si une lame tranchante tombait sur sa pensée.

— J'espère, Monsieur, dit sèchement le docteur, que vous userez discrètement de ce piano. Je vous prie de vous rappeler que vous avez des voisins, malades comme vous, mais qui, eux, ne sont pas mélomanes.

Il sortit ainsi qu'il était entré, rapide comme une surprise.

Stanislas resta vingt minutes sans pouvoir remuer. Enfin, il s'inclina et, baisant le clavier d'ivoire :

— Toi aussi, dit-il, tu es un persécuté !

Il ne lutta que faiblement. Plus vite encore que la sensitive, l'inspiration artistique recule sous un doigt brutal. Comme l'oiseau qui se sent lié, celle du vieux musicien cessa promptement d'ouvrir ses ailes. Les deux amis, les deux inséparables restèrent tristement, l'un devant l'autre, muets tous deux...

Stanislas regarda tendrement son grand fauteuil.

— Lui d'abord ! soupira-t-il. Ensuite, bientôt, la couche funèbre ! Et il se mit à attendre doucement.

Le grand fauteuil le reçut pendant un mois sans vouloir s'échanger contre la couche de douleur. Stanislas s'affligeait. Pourquoi ce corps émacié, où la vie paraissait tarie, résistait-il ainsi à l'habitant céleste qui le suppliait de la laisser partir ?

Mais, peu à peu, dans ce monde, on se fatigue de tout, même de regarder venir le tépas. Un jour, se trouvant moins abattu, Stanislas eut envie de se rendre au jardin. Jusqu'alors, il s'était renfermé, se croyant sincèrement incapable de sortir, même le dimanche. Sous l'empire de l'idée nouvelle qui le saisissait, il prit sa canne, son chapeau, jeta sur ses épaules un manteau qui lui parut pesant, et, se traînant de son mieux, il descendit.

Il se fit indiquer cette charmante retraite où selon sa propre parole, il comptait s'asseoir dans un endroit écarté, silencieux, sous les grands arbres qui allaient bientôt reverdir. Il l'atteignit sans peine. Il put la visiter tout entière d'un coup d'œil. Elle mesurait vingt mètres carrés et ressemblait à un puits aux parois tapissés de lierre.

— C'est là le jardin ? dit-il à une servante.

— Oui, Monsieur. En été, il y fait bien bon.

Stanislas n'en franchit pas l'entrée. Il s'éloigna silencieusement.

Pourtant, les bruits du dehors parvenaient jusqu'à lui. Un clair rayon de soleil dansait sur la muraille. Il semblait dire :

—Viens donc ! Je t'appelle ! Puisqu'on m'empêche de te rejoindre, viens à moi !

Et Stanislas ne put lui résister.

On vit tout-à-coup dans la rue cette apparition légendaire... Beaucoup examinaient curieusement ce vieillard. Lui ne regardait rien. Il allait devant lui, tout droit, péniblement. Il se courbait sur sa canne.

—Bois insensible ! disait-il, tu es donc le seul appui qui me reste ! Où se trouve le bras d'un ami ?

Ou bien, il s'étonnait.

—Comment ! je marche encore ainsi ! O cher soleil ! Merci ! C'est toi qui, pour un instant, me ranime !

Il eut une tentation.

—Si je ne revenais plus sur mes pas ? si j'allais toujours en avant, toujours, jusqu'à ce que les forces m'abandonnent ? Je tomberais sur le sol, on m'emporterait n'importe où, j'échapperais à mon martyre.

Mais cette tentation fut courte. Que deviendraient tous les souvenirs, les chers trésors qu'il laissait derrière lui ? Ne verraient-ils pas s'allonger, dans l'ombre, ces mains rapaces qui avaient déjà cherché à les saisir ? Eux qui, dans un prochain avenir, devaient porter tant de gages de tendresse !

—Ils ne peuvent pas me suivre, murmura leur pâle gardien. Je ne fuirai pas.

Tout-à-coup, un bruit argentin domina ceux de la rue. A peu de distance, une clochette se mit à sonner.

—Une chapelle ! toute proche ! se dit Stanislas. Ah ! si je pouvais y entrer un instant !

Et il marcha du côté où la cloche appelait.

Il tourna dans une rue voisine, vit presque aussitôt un perron, une porte cintré. Il gravit l'un, il franchit l'autre, et se trouva dans un couloir. Une vague odeur d'encens vint à lui, et, avec ce parfum, une impression poignante. Il pénétra dans la chapelle. Ses jambes tremblaient comme deux roseaux.

—Plus haut ! se dit-il, allons plus haut ! gagnons cette place où j'étais agenouillé lorsque...

Mais il ne le put. Son saisissement ne le lui permit pas. Il ploya le genou, puis se jeta sur une chaise. Et, à travers le nuage qui obscurcissait son regard, il contempla cet autel devant lequel il avait prié à une heure suprême, il entrevit cet orgue qui lui avait chanté des mélodies apprises au ciel.

—J'étais si près d'ici ! et je ne le savais pas !...

Lieu sacré ! devais-tu donc être toujours pour lui un refuge !

Soudain, un homme sortit du chœur et descendit l'allée de la chapelle. L'émotion de Stanislas redoubla. Le vieux musicien reconnaissait cette robe blanche, cette tête rasée, ce visage où la douceur et l'intelligence le disputaient à la distinction.

(à suivre.)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.

11 Mach. XIII, 46

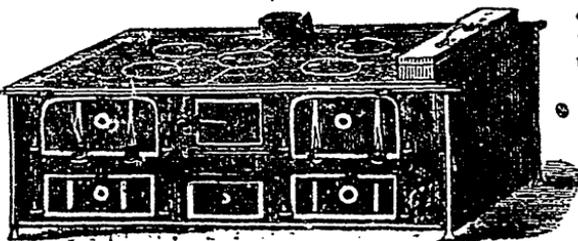
PRIONS POUR NOS MORTS :

Arthemise Lemoy, dite sœur Ste Marie Adolphe Congrégation N.-Dame—Melville Soulard.—Patrick Ryan.—Marie Sincerny.—Mar.^e Dussault.—Edouard Boitrasset.—Agnès Fernand.—Edouard Thibault.—David Dechantal.—Ann Holligan.—Geneviève Harnois.—Th. Robichaud.—Emelie Parent.—Th. Cornélien.—Anna Delisle.—Margaret Loherty.—Asarie Lapointe.—Mary Thompson.—Dom. Boudrias.—Marie Raymond.—Théo. Surprenant.—Frans. Shea.—Catherine Dagneau.—Bridget Rogers.—Philomène Labrosse.—Robert Walsh.—Héloïse Lemay.—Esther Daoust.—Eliza Lallemant.—Richard Gibb.—Emile Dumesnil.

DE PROFUNDIS.

POELES de CUISINE FRANÇAIS en fer forgé.

LES
MEILLEURS
SUR LE
MARCHÉ
Adoptés



et approu-
vé par
un grand
nombre de
Pension-
nats, de
Couvents,
d'Hospices
et
d'Hôtels.

F. FROIDEVAUX

No. 264, RUE SAINT-LAURENT, No. 264.

Posage d'Appareils de chauffage, pour Édifices publics et particuliers.

OUVRAGE GARANTI

COMMANDES EXÉCUTÉES AVEC SOIN ET PROMPTITUDE—PRIX RAISONNABLES

GRAND SYNDICAT DE LA PUISSANCE

DUPUIS, BRIEN, COUPLÉE & CIE.

AUX DEUX BOULES D'OR

SPECIALITE D'ETOFFES POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

HAUTES NOUVEAUTES

Ancienne Maison PILON & CIE

647 et 649, Rue ST-CATHERINE, Montréal.

ORGUE A VENDRE

477 SAINT-DOMINIQUE

Un orgue neuf à deux claviers, manuels et pédales complet, 20 registres dont 13 jeux parlans complets, buffet richement décoré.
Conditions faciles s'adresser à mon atelier : e

605 RUE SANGUINET 605
OU A MA RÉSIDENCE :
477 RUE SAINT-DOMINIQUE 477
A. PEPIN

Chez A. PEPIN.

605 RUE SANGUINET



ATELIER
DE
Vitraux colorés
& de Montréal

CASTLE & FILS
40 rue Bleury

VERRES DE TOUTES SORTES
sur

CHASSIS D'ÉGLISE.

Plombés,
Coloriés.

ORNEMENTATION

Emblèmes
Religieux

FIGURES ET SOUFS PEINTS
AVEC UN ART EXTRA-ORDINAIRE

Dessins, prix et quantités fournis gratis

En écrivant, veuillez mentionner

La Semaine Religieuse.

WILLIAM BRITTON

Possesseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'ÉDUCATION
EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

No 15 Rue CLAUDE, No 15
MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie
pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour
les sculptures, etc. Service prompt

HURTEAU & FRERE,
92 Rue SANGUINET. MONTREAL.

COMPENSE ! DE \$10 a \$50,
à toute personne qui nous informera de quelque vacance
d'instituteurs dans les écoles ou de demandes. Pas de trouble ni de
dépense. Adresser un timbre pour circulaire à

PAGENCE DES ÉCOLES, CHICAGO,
185 South Clarke St.

N. B. Nous avons besoin de toutes sortes d'instituteurs pour les écoles et les familles.



CLOCHES D'EGLISES

THE JONES BELL FOUNDRY CO
TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES-ANGLETERRE
REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST-NICOLAS Montréal.
AGENTS DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,
FABRICANTS DE SOMMIERS EN FER

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

141, Rue Saint Laurent
MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

25 Cts

Employez les

Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, consti-
pation, etc., etc.
A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS
21 rue St-Laurent
MONTREAL.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE—DORURE—PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises e
de chapelles. Autels, Chemins de Croix
chaires, vestiaires, fonts baptismaux
etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,
RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Epargne.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé et des Communautés.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

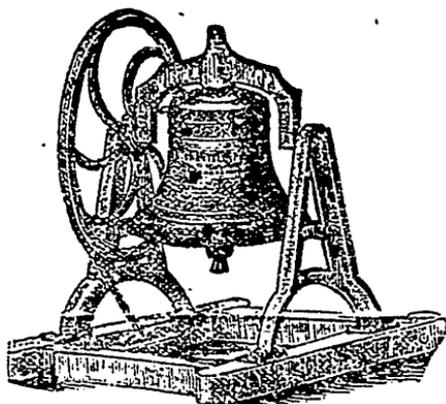
ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés reli-
gieuses seront datées à 6 mois du 1er mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues STE-CATHERINE & ST-ANDRE



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur d s
Eglises.)

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP. 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

VOYEZ LES NOUVEAUX :

LE ART GARLAND

POÈLE DE PASSAGE, tout nouveau réunissant BEAUTÉ et PERFECTION.

L'ALASKA

POÈLE TRÈS FORT POUR ÉGLISES ETC., BIEN CONNU, AUSSI LE

GRAND ROUGE

GRAND POÈLE DE CUISINE AYANT DEUX FOURNEAUX, ETC. Chez,

L. J. A. SURVEYER,

1588 RUE NOTRE-DAME.



UNE SPECIALITE

MESSIEURS LES ÉCONOMES

feront bien de visiter les

NOUVEAUX MARCHÉS A BEURRE
DE

J. B. RICHER

Pour leurs Provisions d'Automne
Marché Centre

468 $\frac{1}{2}$ RUE LAGAUCHETIÈRE

Succur aie au MARCHE ST ANTOINE RUE LAMONTAGNE
MONTREAL.